

LE PROBLÈME DU PACIFIQUE (1)

V

LA ZONE DES TYPHONS

Il y a seulement quelques années, une sorte d'équilibre régnait en Extrême-Orient autant du fait d'une diplomatie occidentale bien inspirée que grâce à des conditions démographiques normales. Autrement dit, les Japonais étaient contents par leur alliance avec les Anglais et, d'autre part, accueillis encore par les Américains, ils trouvaient la place nécessaire à leur population toujours croissante.

Il n'en est plus ainsi. L'équilibre est rompu et un problème politique consécutif à un problème démographique est posé en Extrême-Orient.

Après en avoir passé en revue les principales données qui ne sont autres que des puissances armées d'une façon redoutable, il nous reste à examiner la position qu'occupent dans le problème d'autres puissances, non pas tant par leurs ambitions économiques en Chine que par leurs possessions dans le Pacifique, à savoir la France par l'Indochine et la Hollande par les Indes néerlandaises. Il va sans dire qu'il ne s'agit nullement de stratégie et que ce n'est pas du point de vue militaire que nous considérons ces possessions en fonction du problème du Pacifique, mais uniquement du point de vue politique.

Les terres dont nous parlons sont dans des conditions politiques spéciales ; leur population, d'ailleurs considérable, montre un goût de plus en plus marqué pour l'indépendance, et exige que l'on tienne compte de ses desiderata. D'une façon générale, l'on peut dire qu'en vertu de l'esprit nouveau qui souffle sur le monde les peuples placés sous la tutelle des puissances sont appelés à participer de plus en plus à la chose publique.

Quoique les territoires que la France et la Hollande possèdent en Asie n'aient, en partie pour la France, en totalité pour la Hollande, que le statut de simples colonies, ces puissances pourraient être amenées, le cas échéant, à laisser jouer aux indigènes un rôle plus important que par le passé. Sans doute, les méthodes de colonisation diffèrent avec les peuples conquérants. Par exemple, l'expression « nos frères de couleur » n'effraye pas les Français qui ne sacrifient pas comme les Anglo-Saxons au préjugé de couleur. « Dans le pays qui est à la fois celui de Saint Vincent de Paul et de la déclaration des Droits de l'homme, disait un jour M. Albert Sarraut, le même sentiment d'humanité inspire à Louis XIV d'appeler « ses enfants » les Indiens du Canada, comme il inspire à la Révolution de briser la chaîne des noirs d'Afrique. » Pourtant ne nous vantons pas de détenir à jamais « le secret du loyalisme reconnaissant » de nos sujets d'outre-mer, et ne les tenons par pour immunisés contre les théories dissolvantes par le libéralisme de notre politique indigène.

Nous ne songeons à faire ni le procès ni l'apologie de cette politique. Nous mettons simplement en garde contre certaines illusions, et les personnes trop confiantes et celles qui ne veulent pas voir l'évolution qui s'accomplit parmi les peuples colonisés et en tiennent pour la vieille politique. Semblable attitude nous paraît imprudente. Certes la masse de la population annamite, pour ce qui est de l'Indochine, reste, comme d'aucuns le font remarquer, à l'écart des agitations. « On la retrouve telle qu'elle était il y a trente ans, soucieuse surtout du riz quotidien et de voir s'améliorer les conditions de la vie. » Un fossé profond existe entre elle et l'élite. On peut

(1) Voir N.-P. no 114 (Supplément).

soutenir qu'un Annamite instruit à l'européenne diffère plus d'un de ses compatriotes qui ne l'est pas qu'un gentilhomme de la fin du dix-huitième siècle ne pouvait différer d'un paysan. Tout cela est vrai, mais ne permet pas de considérer avec indifférence le trouble qui se manifeste dans la classe que nous avons formée et encore moins de le nier. Bien que les Français, soit dit en passant, aient toujours fait dans leur système colonial une place plus grande à l'indigène que d'autres peuples coloniaux, rien ne dit qu'ils en seront mieux récompensés ; du moins auront-ils accompli leur devoir d'hommes en répandant l'instruction dans leurs colonies. Ils se seront en outre montrés logiques avec eux-mêmes, en ne prétendant pas, après avoir instruit les indigènes, appliquer dans leurs rapports avec eux les mêmes formules qu'auparavant.

..

Quoi qu'il en soit, l'esprit d'indépendance qui gagne de plus en plus certains milieux indochinois conditionne dorénavant la donnée française du problème du Pacifique ; la France ne fera plus de politique en Extrême-Orient sans l'Indochine. C'est par l'Indochine qu'elle devient un des éléments du problème ; c'est par l'Indochine qu'elle jouera son rôle, car elle n'a pas les moyens d'en jouer un sans elle en face de puissances telles que celles dont nous avons précédemment parlé. Ceux qui pensent que, pour des raisons diverses que nous ne discuterons pas, mieux vaudrait tirer un profit immédiat de la cession de notre grande possession d'Extrême-Orient savent-ils bien que le jour où nous en serions démunis c'en serait fait de la France dans ces régions ? Histoire, tradition, œuvre, influence, prestige : tout y passerait. Aucun doute n'est permis à cet égard. Ce ne sont pas les Français de Chine et du Japon, en nombre intime comparativement aux Anglo-Saxons, qui remplaceraient dans le « Far East » l'Indochine française, surtout quand les privilèges des étrangers en Chine menacent de disparaître.

C'est par l'habileté qu'elle mettra à utiliser en quelque sorte diplomatiquement l'Indochine que la France contribuera à retrouver et à maintenir dans le Pacifique l'équilibre rompu. Le retour de cet équilibre ne nécessite pas des alliances nouvelles ; il peut être obtenu par de simples accords économiques. Mais il importe de faire vite, car d'aucuns guettent, qui cherchent à conclure ces accords à leur profit.

Certes, les Japonais savent de quelle nature sont les liens qui nous attachent inévitablement aux Américains et aux Anglais ; aussi n'ambitionnent-ils que de vivre avec nous en Extrême-Orient sur un pied de réciprocité commerciale. Faire la sourde oreille serait faciliter grandement l'offensive économique des Allemands de ce côté. L'Allemagne a passé le 6 juin 1924, un accord surtout financier avec la Chine, basé sur le traité de paix signé entre elles en mai 1921. Elle peut envisager avec la Chine, le Japon et la Russie la formation d'un groupement auquel nous pensons précisément lorsque nous écrivions dans le *Temps* du 14 octobre : L'accord russo-japonais de janvier 1925 indique des tendances et même des puissances d'entente qui pourraient être le point de départ d'une vaste et redoutable politique. Et M. Maurice Muret écrivait, de son côté, dans le *Crépuscule des nations blanches* :

« Déjà la Russie, semi-asiatique il est vrai, s'est franchement tournée vers l'Asie. L'Allemagne menace d'en faire autant par dépit et par vengeance. Le rôle historique de la Germanie a toujours été de servir d'intermédiaire entre l'Occident et l'Orient. Pendant la guerre, elle penchait si fort vers l'Occident qu'elle a tenté de l'étrangler. Brutalement remise à sa place, elle en garde une sombre rancune. Il se trouve des pangermanistes pour rêver de vendre l'Europe à l'Asie. »

L'idée du groupement que nous indiquons existe sûrement dans les milieux politiques de chacun des quatre pays, bien que la réalisation en demeure malgré tout assez problématique. Il suffit toutefois qu'elle existe pour nous rendre prudents et nous empêcher de pousser

par négligence ou incompréhension à la conclusion d'accords nippon-germaniques qui sont déjà dans l'air. Notre ignorance de la politique générale d'Extrême-Orient nous a déjà valu de nous tromper du tout au tout sur le caractère de la conférence de Washington, d'y aller sans préparation, sans organisation, sans adaptation d'aucune sorte au milieu. Préparons-nous cette fois à des événements extrême-orientaux dont le développement et les suites seront autrement graves.

L'Indochine est dans la zone des typhons. La voilà en outre exposée à des tempêtes d'un autre genre parce qu'elle est dans le Pacifique la donnée française du problème, comme les Indes néerlandaises, actuellement en pleine crise d'indépendance, en sont la donnée hollandaise. Indochine française et Indes néer-

landaises sont au même plan du tableau synthétique que nous avons entrepris de peindre. Elles ont naturellement chacune un aspect particulier, une couleur propre, mais elles se présentent sous le même angle politique, ou, si l'on veut, les deux pays qu'elles représentent sur la scène qui s'ouvre ont des intérêts matériels et moraux identiques à sauvegarder. Ni la Belgique, ni l'Italie, malgré leurs intérêts croissants en Extrême-Orient, ni l'Allemagne, en dépit de son retour offensif, ni même le Portugal, malgré sa vieille mais petite colonie de Macao, n'ont ici la même importance ; car si la France et la Hollande ne sont pas des données essentielles et pour ainsi dire motrices du problème à la manière d'autres nations, du moins le compliquent-elles singulièrement et peuvent-elles en modifier d'une façon profonde les données principales

V I

A LA RECHERCHE D'UNE SOLUTION

« Dans une grande affaire, disait Sieyès, on est toujours forcé de donner quelque chose au hasard. » Nous l'admettons avec d'autant moins de peine que si l'on s'en tenait au développement logique du problème dont nous avons exposé les données, on pourrait, semble-t-il, parler à coup sûr que l'ère du Pacifique s'ouvrira par une guerre.

Il est clair cependant que tout homme digne de ce nom souhaite que la solution du problème soit une solution amiable, bien que l'Histoire nous apprenne que les grands conflits d'intérêts entre peuples se règlent le plus souvent par les armes. Il s'ajoute, du reste, de par les agissements des Anglo-Saxons, à celui qui nous occupe, un conflit de races. Est-il réservé à notre temps de trouver une solution amiable là où jusqu'ici il n'était pas possible d'en trouver ?

D'aucuns le prétendent, qui ont foi, soit dans la sagesse des gouvernements, soit dans la Société des nations. Hélas ! quand un pays surpeuplé, quel qu'il soit, ne peut plus attendre, il est difficile à ses dirigeants de ne pas se laisser peu à peu déborder. Le Japon voit sa

population de plus en plus à l'étroit en même temps la collusion anglo-saxonne se précise un peu plus chaque jour sous ses yeux. N'a-t-il pas entendu aux conférences de Williamstown (Massachusetts), en août 1923, les amiraux américains affirmer que le jour était proche où les flottes américaine et anglaise affronteraient la flotte japonaise ? Une chose est certaine pour les Japonais, c'est que c'est contre leur pays que s'armement l'Angleterre et les Etats-Unis. Il est vain, disent-ils, d'expliquer que le programme qui comporte la création d'une forte base navale à Singapour n'est pas anti-japonais, puisque tout Anglais admet dans le privé qu'il l'est.

D'autre part, il ne paraît guère probable que la Société des nations puisse faire beaucoup pour le maintien de la paix, là où sont engagés les intérêts de peuples asiatiques. On se souvient qu'à la première conférence panasiatique qui s'ouvrit au mois d'août à Nagasaki, le principal organisateur, un Japonais, déclara son intention de toujours se tenir en dehors de la Société des nations, considérée généralement par les peuples

d'Asie non seulement comme un organisme européen, mais comme un instrument de domination européenne. Sans doute, cette conférence n'a pas eu et ne pouvait pas avoir l'ampleur qu'auraient souhaitée ses organisateurs; ni par le nombre, ni par la qualité de ses membres, elle ne pouvait prétendre à représenter tous les peuples d'Asie. L'opinion que nous venons de relater n'en indique pas moins chez les délégués un état d'esprit à retenir. N'a-t-on pas, du reste, entendu tel représentant de pays asiatique soutenir à G nève même cette opinion ?

Pourtant, quels que soient les dangers qu'entraînent les conditions démographiques du Japon et les difficultés que rencontre la Société des nations à se faire écouter en Extrême-Orient, on veut encore croire que les Japonais ne tenteront pas de franchir de force les barrières qui leur sont imposées. Par le traité naval de Washington, le gouvernement des Etats-Unis a fait décréter la fameuse proportion 5, 5, 3, pour les unités de ligne des trois grandes puissances maritimes : la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et le Japon. Par là, ce dernier a été obligé de détruire des unités encore capables d'excellent service, d'abandonner un programme dont l'exécution était déjà commencée, et qui eût fait de sa flotte l'égale de la flotte américaine. Ce n'est pas dans de telles conditions, encore une fois, que le Japon tenterait une agression quelconque, et tout semble d'ailleurs indiquer qu'il s'en tiendra dorénavant à l'exécution d'un programme indispensable pour garantir son indépendance et assurer sa domination navale de la Corée à Formose. Malheureusement, même en se bornant à cette zone, il gêne la politique américaine en Chine, et c'est là qu'est le suprême danger.

Il est sûr que ni le gouvernement japonais, ni le gouvernement américain ne veulent pour le moment la guerre. « Mais, demande avec raison M. Maurice Muret dans l'ouvrage que nous avons déjà cité : *le Crépuscule des nations blanches*, sait-on jamais où l'on va sous

l'impulsion démagogique des gouvernements d'opinion ? L'opinion publique est toute-puissante aux Etats-Unis, sinon au Japon. Qui sait à quelles extrémités la nation américaine peut se laisser entraîner demain ?... Les écrivains japonais hostiles à la guerre s'évertuent à démontrer qu'un débarquement victorieux sur la côte de Californie et l'occupation de la côte californienne par le Japon ne termineraient pas la campagne. La guerre ne ferait alors que commencer. Et il serait insensé au Japon d'essayer de franchir les Montagnes-Roches. Du coup, toutes les puissances de l'Atlantique se dresseraient contre l'envahisseur. Sa défaite ne ferait plus aucun doute. Mieux vaut, déclarent ces hommes raisonnables, attendre de l'action du temps un retour des Américains à une plus juste compréhension des besoins japonais... C'est là, répétons-le, le langage de la raison. Tout le monde doit souhaiter que le dernier mot reste à ceux qui croient la paix solide; mais après les folies dont l'Europe a donné le spectacle, est-il sage de compter sur l'Amérique et l'Asie pour se montrer moins insensées ? »

De même que l'acte bon ou mauvais que commet un individu peut être non le fait de sa volonté brusque, mais l'aboutissement d'une lente suggestion, de même les événements dont l'histoire des peuples est remplie sont provoqués sou-

vent non par la volonté des gouvernements, mais par les conditions politiques ou économiques dans lesquelles se trouvaient ces peuples un certain temps. Les nécessités du commerce et de l'industrie des Etats-Unis font que la Chine est devenue pour eux comme une soupape de sûreté. Sous la fiction d'ailleurs maladroite de la porte ouverte admise à la conférence de Washington et qui devait profiter aux Japonais comme le prouvent les statistiques commerciales, les Etats-Unis ont voulu pourchasser la concurrence des autres nations. Devant eux s'est dressé le Japon mû par un même besoin de marchés et de terres d'émigration. Certes, le séjour de la Chine n'est pas un séjour rêvé des Japonais; ils n'y vont que faute d'un meilleur. N'importe !

Peut-on concilier ces besoins également impérieux des deux puissances ?

Des hommes de bonne foi, voulant tourner la difficulté, prennent pour un moyen décisif d'empêcher le choc ce qui n'est en réalité qu'un expédient. Ils vont un rameau d'olivier à la main, prêchant le désarmement, comme s'il suffisait de le décréter pour réaliser la paix universelle. Comme si les nationalismes n'étaient pas plus nombreux et plus âprement déchaînés que jamais les uns contre les autres. Comme si le désarmement ou la simple limitation des armements pouvaient être autre chose qu'une conséquence de la sécurité assurée et comme tels proportionnés à cette der-

nière. La fatalité de la guerre n'est pas dans les armements, mais dans les causes plus profondes qui font que les peuples se regardent en ennemis.

Or ces causes, nous les connaissons pour le cas que nous avons étudié : elles ressortent de l'exposé même que nous avons fait du problème du Pacifique depuis ses origines jusqu'à ses données les plus actuelles avec lesquelles on peut dire qu'elles se confondent.

Quelle chance ont les Etats intéressés de les supprimer ou plus exactement d'en empêcher les effets de se produire ? C'est ce que nous rechercherons.

VII

THÉORIE D'UNE SOLUTION AMIABLE

Le dogme de l'équilibre et des alliances avait des vertus que les gouvernements ont peine à remplacer.

Un équilibre politique, par conséquent un état de paix à peu près stable, régnait naguère en Extrême-Orient, du fait de l'alliance anglo-japonaise, et ce n'est pas un groupement anglo-franco-américain qui le rétablira. Un tel groupement y est au contraire tenu pour une coalition suscitée par la communauté d'intérêts de la race blanche. Il faut que des accords collectifs, spécialement consentis pour un but de paix générale, unissent ce groupe aux puissances de l'Extrême-Orient, ce que ne réalise pas nême pour le Japon la Quadruple-Entente du Pacifique inventée par les Américains à la trompeuse conférence de Washington, pour fournir aux Anglais le moyen d'abandonner leur alliance. Sans doute, comme le fait remarquer au *Temps* même M. Jacques Bardoux, « le Foreign office a toujours reconnu les avantages de cette alliance ; mais pour obtenir la participation du gouvernement américain au désarmement de l'Europe et celle de la finance américaine au redressement de la livre, il a fallu la dénoncer ».

Au temps de l'alliance, au moins avant la guerre de 1914, la France n'apparaissait

pour ainsi dire pas dans les préoccupations de la politique extérieure du Japon. Il n'était jamais fait mention d'elle. On eût dit qu'elle n'existait pas. Après la guerre, des journaux japonais tels que le *Jiji*, le *Yamato*, le *Kokumin*, le *Tokio Asahi* se montrèrent fort impressionnés par l'effort que la France avait fourni pendant quatre années ; mais c'est surtout depuis la conférence de Washington que l'on sert au Japon une opinion favorable à notre pays. La négliger serait d'abord de notre part une faute contre nous-mêmes, mais de plus nous encourrions de ce fait une lourde responsabilité dans les orages qui pourraient éclater en Extrême-Orient.

Si, en effet, le problème du Pacifique comporte une solution amiable, il semble que ce soit seulement grâce à l'équilibre que constitueraient le Japon, l'Europe et l'Amérique. Il est du devoir des nations civilisées de tout essayer pour recréer une atmosphère de paix dans des régions où des nuages s'amoncellent. La France ne peut manquer à cette tâche, mais pour les Etats-Unis, qui sont un des éléments actifs du problème le même devoir est d'autant plus impérieux qu'en s'y dérochant ils compromettraient l'avenir plus que quiconque.

Nous ne prétendons donner de leçons à personne, mais nous pensons que tous ceux qu'un fléau peut atteindre ont le droit de recommander le moyen qui leur paraît propre à l'écartier.

M. Sarraut concluait la conférence dont nous avons déjà parlé en recommandant à l'ensemble des puissances intéressées de chercher « dans le sentiment plus élevé de la justice humaine, de l'intérêt solidaire et total de la collectivité des vivants, la conciliation légitime des thèses qu'entrechoque l'actuel antagonisme. » Cela dit en termes très généraux, il reconnaissait explicitement aux Américains l'incontestable droit de se défendre contre l'invasion jaune et le bien-fondé de l'accord passé entre eux et le Japon et consigné dans le *Gentlemen's Agreement* de 1908. Puis il ajoutait :

« Ce système a été brusquement dénoncé et nous pouvons le dire à l'honneur des Etats-Unis que cela ne s'est pas fait sans protestations ni difficultés. La grande presse américaine a été presque unanime à se prononcer contre les mesures d'exclusion brutale des Japonais. Le congrès des chambres de commerce américaines a pris la même attitude. Et au-dessus des rumeurs du Parlement américain, le monde a entendu retentir la noble voix, la voix généreuse, la voix toute vibrante de sagesse et de dignité du secrétaire d'Etat Hughes et du président Coolidge, qui, vainement, il est vrai, mais avec une éloquence, un courage et une clairvoyance qui les honorent, ont objurgué le Congrès de ne pas persévérer dans un dessein offensant pour la nation amie qui venait précisément de marquer son désir de paix dans la conférence de Washington... »

« Entre un grand peuple dont les dirigeants et l'élite intellectuelle agissent et pensent ainsi et la nation frappée par la mesure d'ostracisme, la porte où peut passer l'espérance des conciliations futures doit-elle rester à jamais fermée ? Je ne le pense pas ».

Sous une autre forme, s'imposent les rapports du groupement anglo-franco-

américain avec l'autre grande puissance de l'Extrême-Orient, la Chine. On assiste là à un mouvement dont il faut bien finir par admettre le caractère national. Certains voulaient que ce mouvement fût simplement xénophobe, qu'il ne fût qu'une « réédition des crises anciennes de xénophobie des huit et dix-neuvième siècle », comme un des derniers défenseurs de cette singulière opinion l'écrivait hier encore. Comme si vraiment les jeunes Chinois, instruits en Europe et en Amérique des doctrines philosophiques et politiques les plus libérales, pouvaient être comparés à leurs ancêtres de culture exclusivement chinoise !

On arguait de l'immensité de la Chine, de la multiplicité des races qui peuplaient son territoire, de la mentalité particulière de ses habitants, pour dénier à ceux-ci la capacité de concevoir le patriotisme tel que nous le concevons avec toutes les obligations qui pour nous l'accompagnent, sans songer que le jour où, au nom de leur patriotisme, les jeunes Chinois exigeaient d'être « affranchis de la tutelle étrangère », il devenait pour le moins ridicule de leur refuser sous prétexte que leur dit patriotisme n'était pas de bon aloi, c'est-à-dire conforme au nôtre.

Nous nous sommes pour notre part bien souvent expliqué sur ce point. Nous n'insisterons donc pas. Nous répéterons seulement qu'il vaut mieux à notre avis nous montrer opportunistes, admettre l'état de choses qui naît en Chine et nous en arranger, qu'essayer vainement de le combattre. Dans ce beau livre intitulé *En Chine* que M. Abel Bonnard rapporta de son voyage en Extrême-Orient il y a quelques années, on lit ceci : « En même temps qu'il exerçait une politique de domination, l'homme blanc répandait des idées d'égalité : il fallait qu'un jour ses doctrines vinssent s'opposer à ses actes. Sans doute les théories et les principes nouveaux restent longtemps vains, comme suspendus en l'air, et il est vraiment trop commode, pendant certaines époques, de se donner le prestige des opinions les plus libérales, tout en profitant de la solidité d'un monde que le libéralisme n'a point fait. Mais ces temps-là

sont finis. Nous vivons dans une époque de sanctions et de conséquences, dans une de ces périodes dramatiques où les mots s'incarnent, et veulent se vérifier dans les choses.»

Puisqu'il en est ainsi, que les gouvernements ne s'étonnent pas d'avoir à changer la formule de leurs rapports avec la Chine. Ce faisant, ils aident dans une certaine mesure, et plus que la conférence de Washington, par la confection d'une Chine indépendante, au rétablissement de l'équilibre extrême-oriental. En effet, cette indépendance, en réduisant à néant certaines ambitions, supprime du coup une des causes de conflit, car le problème du Pacifique, ne l'oublions pas, est aussi le problème de la Chine.

En tout cas, lorsque les questions de nationalités qui ont ensanglanté l'Europe du dix-neuvième siècle se posent en Asie,

toute l'expérience humaine ne doit-elle pas être tendue vers la recherche de solutions pacifiques ? A plus forte raison lorsqu'il apparaît que d'un tel résultat dépend à son tour, au moins en partie, la solution d'un problème tel que celui que nous avons étudié, tous les hommes de bonne volonté, à quelque pays qu'ils appartiennent, ne doivent-ils pas s'efforcer de comprendre, d'admettre, de faire taire leur égoïsme, de s'entretenir comme on l'a dit « dans le sentiment plus élevé de la justice humaine, de l'intérêt solidaire et total de la collectivité des vivants » ? A cette condition, peut-être nous sera-t-il épargné de voir l'ère du Pacifique s'ouvrir par un épouvantable conflit..

ANDRÉ DUBOSCO,

(*Le Temps*)

PÉLERINS

A M. Pham-Quỳnh, fin lettré.

Grâces vous soient rendues, cher Monsieur.

Pourquoi ? Mais pour avoir fait jaillir du pays tonkinois ces mamelons arrondis, au tapis rapiécé de petits rectangles de soie verte, — ces villages en bosquets au milieu du paysage inscrit dans une boucle d'eau, ces villages comme les fleurs en gerbes brodées sur un fond d'émeraude, — ces chanteuses des soirs gris sur la rivière, cette étroite main refaisant le pli d'un châle, cette petite main aux doigts longs, précieuse et déliée, — et puis, ce beau mysticisme si clair, enluminé comme une gravure de primitif, tout vibrant de foi, si peu ésotérique en sa naïve ferveur que les élans du peuple pèlerin me sont tout proches...

Mais, dites-vous, ce n'est point vous qui fites monter pour moi du pays vert et ocre ces charmes secrets, cette sagesse, cette foi. Si, cependant, puisque je le vois pour la première fois, je peux le croire fait pour mes yeux, — tout ainsi que pour l'enfant son premier pantin, pour l'homme son premier amour...

Alors faisons à nouveau, voulez-vous ? cette promenade enchantée pour en mieux savourer le souvenir coloré. D'abord la route

par un matin froid, et, coupé du sillage de notre voiture, le village en fête, tout empené de bambous dont les nœuds sont cerclés d'un bracelet de papier rouge, — les étendards déchiquetés font une haie multicolore et claquante au vent ; et la chaise curule, la chaise de pierre, autel au Génie de l'arbre, est vaste et blanche comme un banc tout neuf.

Oh ! l'alphabet est du voyage. Sur les étroites sentes des rizières, et bien roides sur le ciel blafard, voici le H, faisceaux de bambous coupés et ébranchés, et des A en cannes à sucre. Une procession de coolies balance rythmiquement ce mot mystérieux :

H A H H H A A H A H H

Notre arrivée à la Pagode, la côte essouffante, et le rideau de nuages levé sur l'horizon liquide, avec une rampe de rizières mûrissantes, vous en souvenez-vous ?

Mais je n'ai point oublié, quant à moi, la courtoisie souriante de notre hôte, le repas recherché, la table nette et blanche, et son fils aux yeux grands et doux, le timide M. Lè que nul de mes sourires ne put apprivoiser. Une défaite ? Oh ! non : il a dix ans.

Il se blottit contre le chef de la communauté des bonzes, une vieille face sereine et tranquille recousue de rides aimables. Si je vais en Enfer, il me suit, muet, effarouché si je me retourne. Mais, oui, en Enfer, l'Enfer puéril et compliqué où les suppliciés de plâtre arrachent de leur bouche béante un cri silencieux, un Enfer habité par ceux qui rôtissent, empalés, et par d'autres se noyant dans un étang de vase, tandis que des diabolins les repoussent vers la boue, vers le feu, et qu'un solitaire, assis sur un roc, de ses grands yeux tourmentés dit si bien l'effroi suprême : être seul.

Au retour, dans le crépuscule mauve, avez-vous bien vu, ainsi que moi, le reflet du village peureux et roux, noyé dans la mare, avec le nuage et l'aréquier ?

* * *

Au XVII^e siècle en Chine, les Jésuites, plus diplomates que les Dominicains qui s'y refusaient, demandèrent à Rome de reconnaître le culte des ancêtres, de l'admettre parmi les dogmes catholiques. Faveur refusée. De bonne politique ? Je ne sais. Mais il a vécu, il vit, ce culte, au cœur de la chaumière de terre séchée, comme dans la maison aux panneaux laqués, chez les non convertis.

C'est Madame Automne qui m'a conté cela, Madame Thu la chanteuse, aux sourcils parfaits sur un haut front poli. Avec de petits gestes jolis, elle nous a offert la tasse de thé asiatique, la petite gorgée de liquide d'or, tandis que les enfants de la rue, enhardis et peureux, nous contemplaient par sa porte restée ouverte.

Plus tard, dans le sampan où nous sommes tous assis sur nos talons, Madame Thu et ses amies me disent les chants d'Annam, la plainte amoureuse et la sage philosophie de la vie et de la mort, en coulant vers vous, vers vos amis, de si doux regards que je demande :

— Comment traduisez-vous notre expression « faire la cour ? »

Et notre ami, M. Bui-Ky répond, lui qui prétend parler si peu et si mal le français :

« Oiseauter... »

Oiseauter... en vérité, que de fins oiseaux renferme cette cage bercée doucement par l'eau nocturne ! Madame Pénétrante aux yeux calins et modestes, aux joues roses (du fard ? ne cherchons pas à savoir...), aux joues claires, à la petite figure nette comme un bijou d'émail, aux sourires furtifs, aux regards cachés, aux gestes retenus... Ses dents noires luisent ainsi que ses prunelles de laque. Elle

chante... Et qu'importe le sens de ce qu'elle dit ? Ai-je besoin de comprendre les mots qui sourdent en sons filés dessous ses lèvres closes ? de lire en ses yeux qui regardent à terre ? Ne vivons-nous pas, tous ensemble, une commune harmonie, subtile et fastueuse ?

Pas de gestes, des attitudes de discrétion et de sagesse. La petite boîte carrée de laque noire, s'entr'ouvre sur la chique à aiguille d'argent, les vertes feuilles, les conques minuscules de la noix d'arec. Le chant passe de l'une à l'autre, fil mystérieux. Et les quelques mots que je comprends au passage sont des îlots où la rêverie fait escale.

Les couples se forment, sans y paraître, après les mêmes câlineries, les mêmes demi-sourires, la même gracieuse offensive que chez nous. Le verbe « oiseauter » est de la fête. Doucement, la femme à tunique noire soutient sur ses genoux remontés le poids de la tête préférée. Comme son air détaché semble ne pas s'en apercevoir...

Et tandis que se forme et se déforme, comme dans un rêve musicien, l'échelle des sons qu'un bref mutisme efface, la pipe à eau, en sa ronde bonhomie, fait circuler ses engageants glous-glous.

L'accompagnateur scande la mélodie. Nettement dessiné dans le clair-obscur de la lampe discrète, derrière lui posée, sa silhouette est dépassée, ombre chinoise, par son chignon noué sur la nuque, et par le manche étroit de sa mandole.

La nuit coule. Parfois le long sampan s'arrête et l'on entend seulement l'eau frissonner, soyeuse, sur ses flancs de bois.

Le chant cesse. Nous nous faisons. Les yeux vifs de M. Bui-Ky posent mystérieusement sur moi. Et dans la nuit tranquille et vaste, et dans ce bateau glissant, tout se revêt d'un manteau de silence.

* * *

Au matin gris et froid, l'arrivée. Le ciel cogne des étages de monts arrondis. Le Di-vin Peintre les a accumulés, décors et pans coupés, pour emplir toute sa toile de fond. La route de terre s'allonge ; bordée de mendiants nus, frémissements au vent, d'aveugles aux yeux purulents, d'amputés aux moignons sanieux. Couché, un homme aux paupières closes, à demi recouvert d'un lambeau de natte, retient sur sa cuisse la tête abandonnée d'un tout-petit dont la figure n'est qu'une plaie où s'agglutinent les mouches. Oh !... puisqu'il n'y a rien à faire, passons, passons vite.

Les mendiants valides s'acharment ; votre tunique de beau satin luisant les attire, M. Pham Quynh ; vous ne pouvez vous en débarrasser. Ils suivent jusqu'au petit pont fait de bambous lancés entre les deux rives, dont les troncs lisses et ronds roulent sous nos souliers maladroits. Deux sampans à balustrade, pimpants sous leur tendelet rouge, fleuris de drapeaux tricolores, nous attendent là, avec le milicien impeccable, qui depuis la veille épie notre arrivée, compagnon du porteur de tam-tam qui, grave et important, tape toutes les trois secondes sur son tambour à main—et tapera ainsi jusqu'au soir...

Honneurs dûs aux grands. Dans la foule qui ne voit pas souvent de Français venir en ces lieux pèlerins, remarquez donc cette vieille figure de terre cuite, à barbiche de longs crins blancs. C'est ainsi qu'en France nous connaissons les faces d'Asie : par ces petites figurines qui, je le vois, sont ressemblantes.

A ce soir, petit village de Bén-Duc ! Dans l'affairement des rameurs, se glisse, léger, point peureux, un canard qui vogue sur sa petite barque de plumes.

Nous voici lancés sur le long chemin d'eau étalé entre les rizières, sans berge ni talus, vers le Temple de la Trace Parfumée. Des bateaux, chargés jusqu'à leur bord qui affleurent la rivière, nous croisent, tout bourdonnants d'invocations. On se salue de la formule pieuse :

Nam mô A-di-dà Phât !

cri de bienvenue, souhait mystique, qui parfois jaillit, traînant, d'un canot silencieux d'où l'on nous regarde venir.

O le divin paysage, choisi pour acheminer l'âme à travers l'admiration, la béatitude, la foi, l'envol suprême, comme nos yeux qui admirent passent de l'eau grise aux rizières de jade, des rochers verts à la Pagode dernière ! Au vestibule vert et bleu de ce pays charmant, le Temple de la Présentation, plaqué sur la brousse et les rocs, en ses couleurs effacées, de bois jauni, de tuiles moussues. Ainsi dans les maisons mandarinales, voit-on dans une réduction de perspectives rocheuses d'où jaillit quelque plante grasse, de tout petits temples blottis sous de tout petits arbres, au centre d'un bassin d'eau claire...

L'eau s'immobilise, terne, unie, à hauteur des champs du blé d'Asie, où pose l'oiseau héraldique, le corbeau qui étend ses ailes avant de plonger, et demeure sans bouger, tel un appau cloué sur un cadret de bois.

Les sampans faits de trois planches, passent, passent, trop chargés de leur pieuse cargaison, de leurs pèlerins imbus de foi et de reconnaissance. Un homme rêve, toutes ses rides en accolades sur sa vieille face aux yeux bridés. Un rameur à peau grise se repose en enlevant du fond, à gestes de menuisier, de petits copeaux d'eau claire. Deux oiseaux noirs et impavides sont brodés sur le satin vert du proche horizon.

Sous le petit pont léger, très japonais d'aspect, fait de trois échelles diversement inclinées, passe, en même temps que la nôtre, une barque prolongée à la poupe, par le bec coudé d'un parapluie de toile blanche.

L'Introduction à cette vie dévote n'est qu'un long et vert enchantement.

Peu après la collinette ronde surmontée de feuillage, et qui s'appelle « le Poulet et le Plat de riz », nous débarquons, précédés du chant bref et sourd du tam-tam fidèle. Le vrai mérite est de faire à pied la roide ascension. Je n'en aurai point, comme vous, Monsieur, car je monte lâchement en chaise, une chaise à quatre brancards que se partagent huit porteurs, discutant et riant.

En route pour la verte montée ! De durs escaliers la morcellent, et sous un roc en auvent, les miséreux clament leur misère en se prosternant. Accroupie sous son manteau de paille, une pauvre à cheveux rassemble une sorcière en son antre.

La montée s'accélère, s'achève en un court plateau, que coiffe une porte en arc. Un escalier nous porte, il descend, il tourne, il...

Oh ! ce cri que je ne sais retenir ! En bas, dans la grotte sombre, brasille une herse de feu. Les fruits bombés, les cierges des stalactites peuplent une voûte d'un gris de perle. Les pétards sonores et fumants achèvent la griserie. Le défilé des fidèles nous bouscule, remontant, allés des prières faites, descendant, encore lourds d'oraisons. Un fanatique en larmes, l'air fou, les yeux fixes, brandissant un paquet de bâtonnets d'encens, dont l'odorante traînée le suit.

Devant l'autel, chacun apporte son offrande parfumée, jossicks ou fruits piqués de fleurs. On les entasse sur l'immense plateau de cuivre que couronne un cercle de bougies flamboyantes. Toute une pieuse assemblée de sages souriants et béats accueille les pèlerins aux prosternations lentes et d'une ardente

foi. Toutes les religions ont caché sous la terre leurs miracles et leurs croyances, leur amour, et leur espoir. Je songe, devant cette grotte d'Asie, à d'autres grottes de France où clament d'autres fidèles!...

Un roc émerge tout droit, devant l'autel, et à son pied, dans une auge lumineuse et fumante, brûlent les papiers-prières. Une petite lessive infantine, sèche, pincée par des chevilles de bois, chasubles de papier de couleur : porte-bonheur, paraît-il ; ô délicieuse naïveté de toute foi !...

Sur des bancs, à l'entrée de la grotte, les petits marchands vendent des gâteaux de millet et des rondelles de riz gluant. Le misérable à demi-nu mange à côté de la riche Chinoise aux multiples tuniques brochées ; et notre Evangile en ma mémoire soupire :

« Car il y aura toujours des pauvres parmi vous... »

Il faut descendre ; comme toute fin, celle-ci est mélancolique. A la belle et blanche Pagode, qu'habitent les vendeurs du Temple et les croyants retour de la Grotte, m'attend un accueil de respect et d'hommage. Les linfs en blanche tenue, à jambières rouges, annoncent notre venue sur le gong pendu à la porte, bouclier au repos après la bataille. Le chef des bonzes vient me saluer, les mains sous ses manches : éternel geste monacal. C'est un bloc de toile rousse, surmonté d'une spirituelle et froide figure, au crâne rasé. Il nous accompagne après le repas, silencieux et grave, dans la cour verte et grise, où s'élèvent les stupas des bonzes incinérés : le plus saint est au centre, dans un pagodon de briques roses.

Puis, il écoute, mains cachées, le poème que lit M. Bui-Ky, après l'avoir inscrit, de gauche à droite, d'un pinceau mince et tenu droit entre deux doigts. Il s'incline, il remercie. Nous refaisons le chemin d'eau, dans l'enchantement grisant des souvenirs échangés.

Sur la route de terre, au milieu des mendiants pleurards, l'enfant au visage violacé

est mort, couché, roidi, sur la cuisse paternelle.

* * *

Une belle nuit recommence ; les chants s'étendent sous le toit tressé du sampan, eau harmonieuse et caressante. Les yeux de laque reluisent en vifs éclairs. Tout autour des plats annamites, dans leurs petites soucoupes, nous piquons de nos baguettes, presque apprivoisés. Le thé brûlant teinté d'or liquide, les minuscules tasses blanches et bleues. La lune monte, franche et claire, soleil froid, soleil mort. L'eau gaufrée étend devant le sampan son crépon grisaille.

M. Bui-Ky, aux yeux sans hypocrisie, scandé de sa voix douce un poème d'une sereine certitude. Qu'importe, dit son regard, si nous nous quittons, puisque nous avons l'amitié et le souvenir, chauds au cœur...

Et dans un demi-songe, je pense aux Trois Bonheurs de la philosophie d'Asie : longévité - richesse - bonheur familial.

De ces trois bonheurs, choisis nous contenter d'un seul, qui, peut-être n'est pas celui que nous aurions choisi mais est l'élection du Destin, qui seul choisit...

Au petit matin, à mon réveil, un Breugel se dessine à mes yeux. Un coolie vêtu de sombre, face éclairée, se penche sur le feu qu'il allume dans le ventre du bateau. Un panier à poissons, un filet hérissé, l'encadrent. Devant lui, se bossèle une natte roulée où dort sa femme. Il pose sur la flamme une théière noircie d'une suie de velours noir, tandis que l'arête de la poupe, violente, décapite d'un trait le soleil levant.

Oh ! oui, Monsieur, je vous rends grâce pour toute cette enchanteresse beauté.

JEANNE DUCLOS-SALESSES

(Mars 1927)

KIM-VAN-KIEU PAR R. CRAYSSAC

La traduction en vers français du poème national annamite, par René Crayssac, vient enfin de sortir des presses de Lê-vân-Tân.

Si notre vieux Maître F. H. Schneider pouvait interrompre un repos bien gagné et quitter un instant le royaume des ombres, il se déclarerait certainement fier du travail de ses élèves ; car il les a tous patiemment dressés, les imprimeurs annamites de la première heure. Je le vois faisant d'abord des réserves, car il était artiste et méticuleux, sur quelques négligences dans le brochage, les titres insuffisamment dégagés et, sans doute, d'autres imperfections encore, qui échappent à mes yeux moins avertis ; mais aussitôt retournant amoureuxment le joli volume, il détaillerait le goût simple et adapté de la couverture, les caractères neufs et élégants, la mise en pages classique, une correction typographique presque impeccable, et, chose plus rare qu'on ne croit, un tirage clair, bien encore, parfaitement égal. L'éditeur aurait son juste lot de compliments.

Faut-il prôner aussi les mérites de l'auteur annamite du *Kim Van Kieou* ? Des générations de fins lettrés s'en sont chargés, bien mieux que je ne saurais le faire : des vers qui chantent, à tout propos, dans les mémoires des coolies comme dans celles des mandarins n'ont pas besoin d'autres témoignages.

Aussi ne me permettrai-je qu'une réflexion, en passant.

Nos critiques d'Occident, critiques de poids, rabachant avec solennité des idées reçues (reçues par quel jury, et pourquoi ? je me le demande !) ont coutume d'exiger d'une épopée qu'elle soit nationale : Rome sujet de l'*Énéide*, la lutte de la Grèce antique et de l'Asie sujet de l'*Iliade*.

Je préfère penser que le poème d'un peuple est le poème que ce peuple adopte, parce qu'il y retrouve le meilleur de son tempérament. Que l'Annam ait ainsi adopté *Kim Van Kieou*, parce que *Nguyên Du* y avait enclos l'âme de sa race, nul ne saurait le mettre en doute.

Et pourtant ! Sans merveilleux, sans chocs de Titans ni de guerriers, sans aventures héroïques, *Kim Van Kieou* n'est au fond que l'exaltation des vertus familiales, épopée quand même, mais fraîche et captivante épopée du foyer. Chez nous, on eût trouvé là matière,

en admettant des mœurs identiques, à une bonne petite leçon de morale appliquée ; rien de plus ! Le pinceau magique d'un Oriental en a tiré le plus prestigieux des poèmes.

Mesurez, à cet étalon, la distance qui sépare l'Europe latine de l'Asie indochinoise ! Mais cette remarque, et tant d'autres d'un aussi passionnant intérêt, Crayssac les a développées, dans les 86 pages compactes d'introduction, consacrées à la Cité jaune. Lisez-les ; cette étude originale serre de si près la mentalité annamite, réputée cependant hermétique et fuyante, qu'à elle seule elle constitue déjà une œuvre solide et précieuse, du double point de vue littéraire et social.

Or elle n'est qu'un élégant vestibule. Entrons dans l'édifice qu'elle annonce. Traduction, dit modestement l'auteur. Le mot n'est pas pour me satisfaire ; d'abord rendre dans notre langue, et dans notre langue versifiée, un texte en idéogrammes dont la poésie consiste précisément à suggérer, à faire penser et sentir longuement autour de termes complexes au sens volontairement condensé, ce labeur patient et ardu a-t-il quelque chose de commun avec ce qu'on appelle traduction, quand on ne sort pas d'une même famille d'idiomes ?

Non ! Par tous ses moyens, et ils sont variés, et ils sont puissants, Crayssac s'est voué à mettre à la portée des Européens le maximum de compréhension et de charme que leur permettait le poème de *Nguyên Du* ; je ne suppose pas qu'il faille faire appel à d'autre critérium, pour équitablement juger son œuvre.

De longs fragments en ont été déjà publiés, notamment dans les *Pages indochinoises* ; ce qui m'a permis d'entendre les critiques des annamitisants, et des lettrés français, et du lecteur moyen.

— C'est long, en regard du texte annamite !

— Certaines tournures sont bizarres, presque choquantes !

— On relève du prosaïsme !

A quoi je réponds : qu'il ait fallu gloser, comment le méconnaître ? A traduire littéralement, en eût écrit des séries de rébus ! Les prosaïsmes ? Mais si c'est, à certains moments, le ton même de l'original ? Enfin, je vois bien que, pour saisir au plus près et pour rendre le sens et les nuances, les nuances surtout, Crayssac a tiré, tiré sur la langue française et ses tournures presque

jusqu'à la cassure, presque seulement, car, malgré sa très réelle originalité, l'expression reste correcte et pure. De quoi l'on n'a, semble-t-il, qu'à le féliciter, si son effort aboutit à nous faire goûter l'œuvre qu'il nous présente.

Tenez, je pense à un autre traducteur ; un traducteur de génie, *Joseph Bédier*. Quand on lit, et avec quelle volupté, sa légende de *Tristan et Yseult* on glisse de page en page, en subissant une impression bizarre : ce français spécial n'est ou ne semble pas être notre langue actuelle ; et pourtant, à quelque phrase qu'on s'arrête, on ne relève ni termes anormaux ni formes irrégulières ; un air de charmant archaïsme souffle seulement au texte une vie très drôle, en lui donnant une saveur particulière. Dans la préface, vous trouvez la clef de l'énigme : le poète doublé d'un savant a travaillé sur de vieux textes, d'oc, d'oïl, de Bretagne et de Germanie, il a rédat les épisodes et reconstitué le récit, mais dans le français parfaitement académique dont il use avec sa maîtrise habituelle, il s'est imposé de n'admettre aucun mot introduit dans notre vocabulaire postérieurement au 16^e siècle, ou à la Renaissance. Cela lui suffit à produire cet effet qui désoriente, parce qu'on le subit avant d'en percevoir l'origine.

Sans procédé systématique de ce genre, mais en visant obstinément son but, Crayssac n'a qu'une préoccupation ; mettre le lecteur, par le berceement de ses alexandrins, tantôt légers, tantôt mélancoliques, ici simples et berceurs, ailleurs vibrants d'éloquence, en état de communier avec le grand poète d'Annam.

Et je n'ignore pas, certes, car j'ai lu tels puissants sonnets des *Griffes du Dragon*, que Crayssac est capable d'autres envols et d'autres sonorités ; que son lyrisme varié fait vibrer toutes les cordes d'un instrument poétique parfaitement en mains. Mais ce n'est pas cette

poésie directe, ses élans de l'Occidental qu'on lui demandait ici : sa virtuosité avait une tâche différente et plus lourde.

Nous voici dans la Cité jaune : ses sources poétiques ne sont pas les nôtres, et c'est aux siennes que nous sommes conviés à boire : humbles cases où, derrière le lit de camp, trône impérieux l'autel des Ancêtres : vergers en fleurs où se cueillent de tronblants symboles, rizières vertes entrecoupées de flaques miroitantes, soleil de feu, ou ciel de plomb zébré du vol des blanches aigrettes ; liée à ces paysages, la poésie simple et fraîche de la vie familiale ; la ferveur quasi-religieuse de l'attachement à la Règle sainte, à la Tradition ; surplombant tout, la Loi du sacrifice : le Devoir ! On sent passer, parfois, comme un souvenir attardé et transposé d'Occident en Orient, de la Force tragique qui dominait le Théâtre grec, de l'implacable *Ananké* ; mais d'une *Ananké* à demi-conjurée par le sourire énigmatique du Sage d'Asie.

De l'Orient à l'Occident ! Transvaser les beautés des écritures, et par là multiplier nos voluptés intellectuelles ! N'est-ce donc rien, que cela ?

Mais ce qui rapproche les esprits travaille aussi au rapprochement des cœurs ; se mieux comprendre, se passer mutuellement les trésors artistiques de la race, communier dans le culte du Beau qui, lui, n'a pas de Patrie, n'est-ce pas apporter sa pierre au grand œuvre de Paix et de Fraternité, dont nous rêvons tous depuis les horreurs de récentes hécatombes ?

A ce titre encore, c'est-à-dire sur le plan humain et social comme sur le plan purement poétique et littéraire, l'œuvre de René Crayssac est de celles qui commandent l'estime et la gratitude (1).

J. B. SAUMONT

(L'Indochine républicaine)

(1) *Kim Vân Kieou*, Editeur: *Lê-Van-Tân*, 136, rue du Coton, Hanoi, Edition de luxe, 3p.00 ; édition ordinaire, 2p.00.